

un voisin bien singulier

porcus singularis



En septembre 1971, flanqué de ma jeune épouse, je débarquai à Vailhan pour y occuper mon premier poste d'instituteur chargé d'école à classe unique. Je l'avais aisément obtenu malgré mon barème lilliputien, tant il était peu prisé au niveau départemental. Il faut dire qu'en cette époque, les attraits de « l'arrière pays » étaient nettement moins recherchés qu'aujourd'hui ; au confort spartiate du logement de fonction s'ajoutaient les difficultés afférentes à la gestion d'une classe où toutes les tranches d'âge étaient représentées. Tant mieux pour nous ; nous nous y sommes plus ; nous y avons fréquenté des gens charmants, fondé un foyer, construit notre maison, éprouvé de grands moments de bonheur et, fort logiquement, nous y sommes restés.

L'environnement agreste, outre ses caractères sauvages, nous apparut immédiatement comme un immense réservoir de ressources naturelles à découvrir et à apprécier. Nous passions tous nos loisirs à le parcourir et à en savourer les richesses. Nous nous devions cependant d'y mettre un peu du nôtre pour oublier certaines habitudes cita-

dines et nous adapter à la vie locale. Ce fut chose aisée tant la quiétude ambiante était basée sur des coutumes simples, des habitudes forgées au fil des ans par la symbiose entre les hommes et la nature. Cette vie devait être ancrée au fond de nous bien avant notre arrivée, car la maïeutique n'eut aucun mal à s'opérer. Nous n'eûmes ainsi qu'à soulever le voile des saveurs que nous ignorions posséder.

Très rapidement, nous fûmes appelés à partager les centres d'intérêt de nos concitoyens qui prirent grand plaisir à nous y initier. Un peu amusés par nos ignorances, ils manifestaient assez souvent une fierté de bon aloi pour instruire le maître d'école des choses essentielles qu'il semblait ignorer. Au premier rang de celles-ci figurait l'art de la Chasse, une véritable passion qui alimentait l'essentiel de leur verve dans les réunions quotidiennes et exclusivement masculines

Page précédente

Wenceslas Hollar, « Boar and ass. », XVII^e s.
(Thomas Fisher Rare Book Library, University of Toronto)

Ci-dessous

Sangliers et marcassins



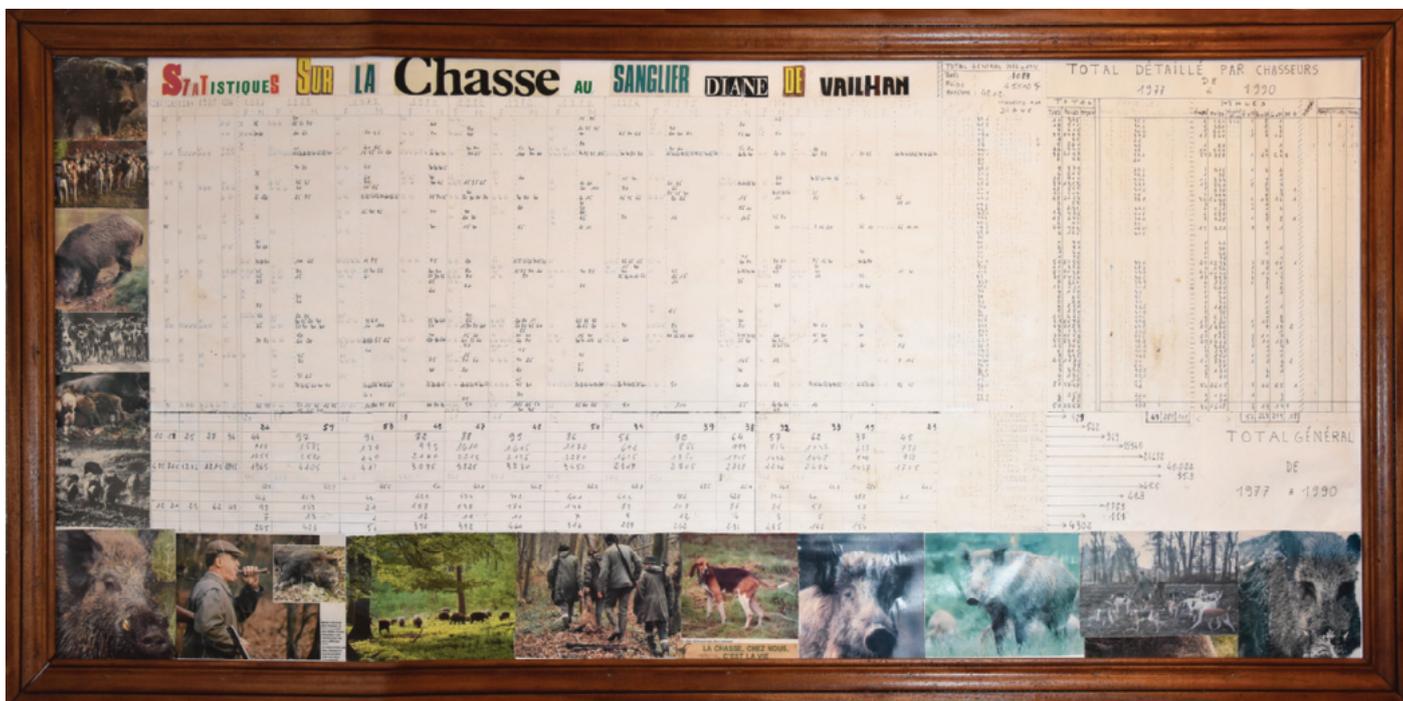


Tableau de chasse d'Yvan Barascut, 1972-1990
(coll. Myriam Barascut, photo Guilhem Beugnon)

qui les rassemblaient sur le parvis de la mairie. Je m'achetai donc un fusil et pris mon permis de chasse.

Mes débuts furent vraiment peu glorieux et le gibier devait sourire en me regardant promener mon arme et mon chien qui n'avait rien d'un limier. Cependant, la déesse Diane me prit en pitié et, un peu par hasard, je mis fin aux jours d'un pauvre garenne. Je ne suis pas certain aujourd'hui que ce premier « animalicide » soit le fruit réel d'une adresse embryonnée. A bien y réfléchir, ce serait plutôt la vélocité de Miss, la chienne de Laurent Cavaillé qui me permit de poser ce trophée sur la table la cuisine. Aussitôt, les yeux exorbités, notre chatte s'agrippa furieusement à la tête de ma victime que je dus lui abandonner après avoir un court instant hésité à trancher celle du félin en tranches. L'obstiné que je suis ne se découragea cependant pas malgré la succession d'expériences cynégétiques infructueuses. Jusqu'au jour où...

Des débuts prometteurs

Une équipe de chasseurs, composée essentiellement de parents d'élèves, m'invita à être des leurs au cours d'une battue au sanglier dans le bois de Mousselles. On m'ac-

compagna jusqu'au poste de « la tanne » sur le chemin qui relie le Hameau de Fournols à celui des Crozes, en me recommandant de n'en pas bouger. Les mains crispées sur la crosse de mon fusil, je regardais bien dans la direction d'où provenaient les aboiements de la meute lorsque je fus surpris par le raffut d'un dévalement derrière moi. Un jeune sanglier, le premier que je voyais, sauta sur le chemin et s'arrêta en m'observant ; sans doute étais-je une curiosité pour lui aussi... Cette brave bête me laissa le temps de l'ajuster en tremblant un peu et de la tuer raide. J'appris ensuite qu'elle était poussée par une diane concurrente qui, selon les règles en vigueur, m'attribua la tête, un véritable trophée qui me valut bien des félicitations. Au lendemain de cet exploit, mes élèves me regardèrent différemment ; j'étais devenu un homme !

Du coup, je fus sollicité pour participer aux battues suivantes. Mis en confiance, convaincu de mon talent et surtout aidé par un concours extraordinaire de circonstances hasardeuses, je tirai plusieurs autres bêtes noires. Un piqueur prétendit au rendez-vous de chasse que, pour voir des sangliers, il était plus pertinent de m'accompagner

que de suivre les chiens. Ma fierté était à son paroxysme !

Dans les années qui suivirent, l'ordre des choses fut rétabli : je fus moins fréquemment en situation de tir et assez souvent maladroit. Peu à peu et dans les trois années, mon engouement faiblit jusqu'à ce samedi où je relevai le canon de mon arme, renonçant à abattre un magnifique mâle qui traversait lentement un coupe-feu près du Mas Bousquet. Je compris en l'instant que c'en était fini pour moi de la chasse au sanglier. Mes rencontres avec cet extraordinaire animal semblant venu tout droit des temps préhistoriques n'en furent pas pour autant terminées, tant sa population s'est décuplée dans notre maquis, sa présence devenant prégnante, même aux abords immédiats du village. Encore tout récemment, les dégâts qu'il causa dans les potagers générèrent l'ire de la population.

Mon épouse dut un soir interrompre l'étendage de son linge car une petite horde pacifique composée de plusieurs laies et de quelques marcassins avait décidé de se gaver des glands qui abondent en cet endroit. Peu apeurés par mon arrivée, ils s'écartèrent avec quelques grognements pour revenir aussitôt reprendre leur festin. Je ne nierai toutefois pas éprouver quelques frissons lors de rencontres fortuites, telles celle d'un beau spécimen traversant intempestivement le sentier qui conduit depuis le col du « Saut » jusqu' au plateau du Causse. Cheminant devant moi, mon chien avait dérangé une tribu dont un représentant était venu me faire une sorte de salut, sans aucune agressivité je dois le préciser car, au passage et par peur, j'assénaï sur son dos un violent coup de mon bâton de marche qui produisit un claquement sec et, fort heureusement, ne le dévia pas de son trajet à des fins de représailles. Les anecdotes sont nombreuses et appelées à se poursuivre compte tenu de la proximité entre ma maison et l'habitat qui leur est favorable. Mon ami Guy en savourait le récit, avec une sorte de ferveur.

Précocement disparu, Guy Benoît était un chasseur émérite et un écrivain occitan talentueux dont l'œuvre constitue une référence de premier plan, tant pour les amoureux de la langue du sud que pour tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine naturel. Il prétendait, que lors de sa naissance, le médecin qui délivra sa mère venait d'essayer de sauver les marcassins d'une laie tuée au cours d'une battue. Il se plaisait à penser que, sans trop savoir comment, un peu de sang de sanglier avait été mélangé au sien. Il écrivit de nombreux livres durant la lente et irréversible progression de sa maladie. Parmi eux, il en est un que j'adore relire : Ieu, singlar de la Montanha Negra (Moi, sanglier de la montagne Noire). Il y raconte, en parlant à la première personne, plusieurs épisodes qui jalonnèrent la vie de son presque frère, depuis la naissance en « bourre » rayée jusqu'à une fin pétrie de valeur et d'élégance. Il serait vain d'y voir un plaidoyer d'apitoiement sur le triste sort de la gens suidée, car Guy possédait un tableau de chasse édifiant, mais plutôt l'expression d'un profond respect et d'une connivence. Est-il le chassé ou le chasseur ?

Tout en vous invitant à partager les émotions que suscite la lecture de l'intégralité de l'ouvrage, j'ai choisi de vous proposer l'extrait qui narre la découverte de la chasse par le marcassin, avec un tel réalisme que le lecteur se sent transporté jusque dans la « remise » familiale et accompagne une fuite intelligemment guidée par une mère protectrice et prudente.

Jean Fouët
février 2017



La descobèrta de la caça

Grand sarrabastal de carris rondinaires, d'òmes bramaires, de canhs jaupaires e d'esquilons esquilaires.

La maire nos desperta a la lèsta e sens bruch. Partissèm coma de costum, en cordèla, mai sens dire res que sentissèm plan qu'aquò marca mal. Cambiam de remesa. La nòstra maire s'arrèsta de còps, e vesèm ben qu'al biais qu'a de remenar las escotas, es mai nerviosa que de costum.

Tal d'indians sul pè de guèrra, caminam, prudents e silencioses.

De còps nos arrestam e nos aclatam pels pès de Singlara, puèi tornam partir quand ba ditz. Anam cap a la remesa de las romes, qu'es fòrça espessa amb d'agrunèls a bodre e que los caçaires, me

ditz ma maire, i e dintran pas coma voldrián. Tanben un canh passa pel furòl ont sèm dintrats, que pòt pas s'engulhar endacòm mai. Alara es aisit per ela de lo tornar butar defòra.

Ausissèm de cridas, de canhs, de còps de tusalha, que nos ditz la nòstra maire, e bolegam pas lo mendre pel ! N'i a que cagan al jaç, dels joves, de paur. De costum, la maire vòl pas aquò, e, levat un accident jamai cagam endedins. Mai uèi ditz pas res, escota. L'autra singlara que sonam Singlareta tendilha, ela tanben, las aurelhas quilhadas. Una tropelada de canhs nos passa pas luènh, qu'ausissèm lo singlar que butan los jaupaires e eles darrièr, al cap d'un pauc, mai urosament fan que passar.

Nos tenèm dreits, prèstes a fugir, coma la maire nos ensenhèt. Dura pas aquò gaire de temps mai plan pro per ne tremolar, que ne tremolam, pecaire, espaurugats que sèm. Al cap d'un pauc tot ven suau e s'ausis tornar los tavans e las abelhas que venon chucar las amoras. Tranquillament nos pausan totes. Solas las maires escotan encara los bruches d'endefòra. Crebats de paur, nautres nos endormissèm sul-pic. Quand nos despertam, fa ja negra nuèit e la caça es acabada.



Gui Benoèt

leu, singlar de la Montanha Negra, 2008

La découverte de la chasse

Grand vacarme de voitures vrombissantes, d'hommes brailards, de chiens aboyeurs et de grelots carillonnants.

La mère nous réveille avec vivacité et sans bruit. Nous partons comme d'habitude à la queue-leu-leu, mais sans rien dire car nous ressentons bien la gravité du moment. Nous allons changer de remise. Notre mère s'arrête de temps en temps et nous comprenons bien à sa manière de remuer les oreilles, qu'elle est plus nerveuse que d'habitude. Tels des indiens sur le sentier de la guerre, nous cheminons prudents et silencieux. Parfois, nous nous arrêtons et nous nous tapissons tout contre Mme Laie, puis nous repartons à son signal. Nous allons vers la remise des roncières, très épaisse, avec des pruneliers épineux à foison dans lesquels, me dit ma mère, les chasseurs ne peuvent pénétrer comme ils le voudraient. Même si un chien s'engage par le petit passage que nous avons emprunté, il lui est impossible de s'avancer davantage. Il est alors aisé pour elle de le renvoyer violemment dehors.

Nous entendons des cris, des aboiements, des coups de fusil, nous explique notre mère, et nous ne bougeons pas le moindre poil ! De peur, des jeunes font sous eux. D'habitude, la mère ne tolère pas cela, et, à part un accident, nous ne faisons jamais nos besoins à l'intérieur. Mais moi, je ne dis rien, j'écoute. L'autre laie, surnommée Singlareta, reste elle aussi attentive, les oreilles tendues. Une meute de chiens ne passe pas loin, et voilà que nous entendons le sanglier poussé au train par les aboyeurs mais heureusement ils ne font que passer.

Nous nous tenons droits, prêts à fuir, comme la mère nous l'a enseigné. Cela ne dure pas longtemps, mais suffisamment pour frissonner ; comment ne pas trembler, peuchère, terrorisés comme nous le sommes. Au bout d'un moment, tout redevient calme et on entend à nouveau les bourdons et les abeilles qui viennent butiner les mûriers sauvages. Tranquillement, nous prenons du répit. Seules les mères écoutent encore les bruits du dehors. Épuisés par la peur, nous nous endormons bien vite. Lorsque nous nous réveillons, il fait déjà nuit et la chasse est finie.

Traduction Jean Fouët

NDT : J'ai effectué cette traduction sans aucune prétention d'infaillibilité ; je me suis simplement efforcé de respecter au plus près la pensée de l'auteur, ce cher ami qui, depuis le paradis des Bêtes Noires doit terriblement m'en vouloir d'avoir trahi sa volonté de ne jamais transcrire en français sa parole occitane. Je lui demande pardon.

Dans le bois des Moulesses... les premiers sangliers des avant-monts

Propriétaire-vigneron, Évariste Beziat (1865-1945), *alias* Évariste des Trois-Tours, fut aussi secrétaire de mairie à Faugères. Correspondant local de divers journaux, il est l'auteur de nombreuses chroniques dont deux ont été publiées en 2010 par l'association occitane Lo Sauta Ròcs dans *Images de Faugères*.

Le 13 août 1928, Évariste fait paraître dans *Le Petit Méridional* des « Souvenirs de chasse : cynégétique et politique » dédiés à son ami Émile Ségui, historien, écrivain et poète. On y découvre, dans les bois de Vailhan, les premiers sangliers des avant-monts.



*Hure d'un sanglier
chassé par Guy Benoît
(photo et coll. G. Beugnon)*

Souvenirs de chasse : cynégétique et politique

Bien avant le commencement de ce siècle, il existait à Saint-Pons, chef-lieu d'arrondissement de l'Hérault, une société de chasse, dite « Diane* Saint-Ponaise », créée spécialement pour détruire les sangliers, composée de dix chiens, ayant à leur tête un superbe limier*, dit « Renfort », qui était un véritable chien d'ordre, tenant bien le ferme*, ne donnant que sur la voie du sanglier ; de plus, par sa hardiesse, « Renfort » faisait l'admiration de tous les chasseurs.

L'existence de cette société est une preuve irréfutable que les sangliers pullulaient alors dans le bas de l'Espinouse, chaîne des Cévennes occidentales. Je me souviens d'un Congrès mutualiste qui eut lieu à Saint-Pons et où je représentais, comme président, « Les Amis Réunis » de Faugères. Au banquet, qui eut lieu à la source du Jaur, à la table de la présidence s'étaient, avec du cresson dans le nez, quatre hures*.

Naturellement, tous les convives eurent du sanglier à discrétion.

Ce n'est que vers 1900 que les cochons sauvages sont signalés dans nos régions, du massif de Caroux au mont Marcou et s'étendirent ensuite vers l'Est, dernières ramifications de l'Espinouse. Ce fut un grand événement, car depuis un siècle, époque des loups, on n'avait vu notre pays fréquenté par d'animaux aussi dangereux.

Mon grand-père, Bonnes Prosper, m'a raconté que l'hiver de 1832 les loups venaient, la nuit, manger les détritiques du moulin à huile, que l'on jetait dans le chemin de Derrière-la-Ville. Pour un être humain, la frayeur devait sans doute être la même, en 1900, de se trouver en présence d'un sanglier, qu'en 1800 en présence d'un loup.

C'est à Vailhan (Hérault) que furent signalés, dans nos parages, les premiers sangliers. Une bergère certifiait s'être trouvée en présence, à la tombée de la nuit, dans les bois de Moulesse, le long de la rivière de la Peyne, d'un gros cochon noir et de beaucoup de petits.

Aussitôt, M. Sardinoux Maurice, lieutenant de louveterie* à Faugères ; Triol Georges, vrai disciple de saint Hubert, et moi, comme reporter, nous fûmes enquêter. L'ami Béziat, qui nous attendait, nous servit de cicérone.

Chose fantasque qui mérite d'être signalée, nous nous trouvâmes non en présence de deux versions cynégétiques, mais de deux opinions politiques.

Les adversaires du maire attestaient la présence des sangliers ; le maire et ses partisans, à cor et à cri, prétendaient le contraire.

Pour nous renseigner, malgré les froides ondées de mars qui nous fouettaient le visage, nous fûmes dans les bois épais de Moulesse, véritable futaie que nous eûmes de la peine à franchir ; nous suivîmes les petits sentiers que la main vigilante du chasseur avait tracés, voûtes verdoyantes, véritables labyrinthes où on est obligé de marcher courbés, à la file indienne. Partout nous constatâmes le passage des sangliers : frottement contre des troncs d'arbre laissant des crins à terre ; aux mêmes troncs, des coups de défense ; dans les bas-fonds, des boutis* ; dans les fourrés, des bauges* larges et profondes et, à côté, des bauges plus petites ; des pistes partout ; dans un taillis, des traces de sang de deux chiens qui avaient été éventrés.

On sait que le sanglier, aux petits yeux pétillants, aux poils hérissés, est plein d'audace et terrible pour les chiens qu'il attire toujours, pour mieux se défendre, dans les fourrés les plus épais et les plus épineux. Enfin, à la sortie du bois, le brave charbonnier Francisco nous montre, dans un semis d'avoine, des boutis faits dans la nuit. Il n'y avait pas de doute possible : les bois de Moulesse abritaient des sangliers. Sous la direction de M. Sardinoux Maurice, lieutenant de louveterie, je fus chargé d'organiser une battue dans ces parages.

Ce ne fut pas facile, car les rapports mal fondés du maire de Vailhan paralysaient les rapports véridiques

du lieutenant de louveterie de Faugères. Entre temps, à Pézènes, le nommé Poujol Clément avait vu un sanglier au tènement Boyer ; le facteur de Gabian, un autre à Montesquieu, sur les bords de la Peyne ; à Rosis, le berger Alengry Germain en rencontre deux sur le plateau de Caroux et une bande de ragots* à Violaïs ; des pistes sont signalées à Cabrerolles, à La Borie-Nouvelle, à Caussinijouls, à Saint-Nazaire-du-Ladarez, à Faugères, etc... Et l'ad-mi-nis-tra-tion enquêtait, avec ses officiers de louveterie, ses gardes forestiers et sa gendarmerie.

Sans répit, je menai dans la presse une campagne aussi légitime que pressante.

Un comité de chasseurs fut formé, à Vailhan, pour réduire à néant l'entêtement du maire qui, malgré qu'il eût vu lui-même, de ses propres yeux vu, un sanglier au tènement de la Vilanière, continuait à faire de fausses assertions. Et l'ad-mi-nis-tra-tion enquêtait toujours.

Enfin, le jour vint où une battue fut autorisée par M. le Préfet de l'Hérault. Elle devait avoir lieu à Vailhan, le dimanche 3 mai 1903, à 8 heures du matin, sous la direction de M. Sardinoux Maurice, lieutenant de louveterie à Faugères, avec le concours de la « Diane Saint-Ponaïse », dont M. Cauquil était président ; de M. Esquillat, lieutenant de louveterie à Saint-Pons, et de toute la fanfare.

La gendarmerie de Roujan et les gardes forestiers de Fos et de Cabrières étaient sur les lieux. Le temps était splendide. Une véritable journée de printemps. Malgré l'heure tardive, la meute donna bien, surtout « Renfort », qui fit preuve de beaucoup de bravoure et fut blessé par un sanglier qu'il tenait à l'accul*. A quatre reprises différentes, les chasseurs virent et tirèrent sur un gros sanglier et trois marcassins, mais... de trop loin...

A une heure de l'après-midi, la fanfare annonçait la fin de la battue.

Le nombre de chasseurs était d'environ trois cents et les curieux aussi nombreux ; tous avaient les vivres dans le sac. Ce fut une belle partie de plaisir. Ce jour-là, le village de Vailhan, aux sept hameaux construits sur le penchant d'une montagne, aux nombreuses sources cristallines, fut très mouvementé, et jamais, les poissons de la Peyne, folâtrant dans son large lit, à l'ombre des roches calcaires, les oiseaux de proie de Castel-Biel et les ruines féodales qui se dressent fièrement à l'Est, n'avaient vu pareille foule aussi enthousiaste que nombreuse. Aussitôt, des diane furent créées un peu partout ; à Vailhan, une diane dite « Section Vailhanaïse », faisant partie de la « Saint-Ponaïse » ; à Faugères, la « Diane des Trois-Tours » ; à Saint-Nazaire-de-Ladarez, la « Diane Boulonnaïse », etc...

Six battues furent autorisées à Faugères ; une à Saint-Nazaire-de-Ladarez, une à Pézènes, etc... Pour des circonstances indépendantes de la volonté du lieutenant de louveterie de Faugères, ce n'est que le 12 juillet 1903 seulement qu'eut lieu la deuxième battue à Vailhan, toujours avec le concours de la diane de Saint-Pons. Le temps, ce jour-là, fut inclément. Un sanglier de 90 kilos fut néanmoins abattu par M. Montagnac Pierre, de Nefflès, le héros de la journée.

Du bois de Moulesse, l'animal fut porté à Vailhan, en triomphe, par quatre chasseurs vigoureux, suivis d'un cortège important d'autres chasseurs.

Le pauvre sanglier ne s'attendait certainement pas à de pareils honneurs funèbres. A Vailhan, il fut déposé sous les fenêtres de la maison du maire qui, de honte, s'était calfeutré dans ses appartements. En vain on l'appela, le hua...

Le Comité de chasseurs de Vailhan ne fut pas ingrat ; il adressa de chaleureuses félicitations à tous ceux qui avaient participé à ce succès. Aux prochaines élections municipales le maire fut battu.

Évariste des Trois-Tours



PETIT LEXIQUE DE CYNÉGÉTIQUE

Accul (à l') : se dit du fond du terrier où les chiens poussent les renards, les blaireaux et autres animaux qui se terrent.

Bauge : gîte du sanglier.

Boutis : marque laissée par le sanglier lorsqu'il gratte la terre à la recherche de nourriture.

Diane : société de chasse.

Limier : chien dressé pour pister et lancer le gibier.

Lieutenant de louveterie : officier public chargé de la chasse des loups.

Ferme (le) : dans la chasse au sanglier, tenir les abois (l'animal forcé s'arrête et fait face aux chiens).

Hure : tête du sanglier, du porc.

Évariste et Mathilde Beziat en 1927

(coll. Lo Sauta Ròcs de Faugères)